

Un érudit allemand, Theodor Nöldeke, écrivit en 1860 l'histoire du Coran. Pour la première fois, les chercheurs s'interrogeaient sur la création de l'islam, en dehors des légendes musulmanes. (*Geschichte des Quorans*, Leipzig 1919).

Force fut de constater que le Coran, loin d'être tombé du ciel, obéit à des règles de composition humaine, compilation laborieuse, réécritures permanentes, falsifications, mensonges, erreurs...

Un autre érudit, Adolph von Harnack, affirma, dès 1874, que le « mahométisme n'est qu'une lointaine dérivation de la gnose judéo-chrétienne, et non une religion nouvelle ».

Puis le français Gabriel Théry (sous le nom d'Hanna Zakarias) après trente ans d'études, conclut dans son ouvrage *De Moïse à Mohammed* que le Coran ne pouvait être l'œuvre de Mahomet. D'après lui, l'auteur était converti au judaïsme par son instructeur juif.

Bruno Bonnet Eymard constata que les textes ayant servi à composer le Coran étaient d'origine et d'inspiration syrienne.

Après 1950, le père Bertuel confirma ces recherches. Il publia *L'islam, ses véritables origines* (Nouvelles Editions latines, Paris 1981).

D'après lui, Mahomet est un rabbin chassé d'Edesse par Héraclius, en 628. « Qui a prononcé ces paroles ? demande Bertuel. Ni Allah bien entendu, ni Mhmt (Mahomet), mais des paroles si profondément enracinées dans le judaïsme n'ont pu être prononcées que par un Juif authentique. Tout historien est conduit à cette conclusion : un Juif s'agite à La Mecque. Il se présente aux Arabes comme le Prophète de Dieu... Quel serait de plus cet Allah qui ne révélerait aux Mecquois que les plus vieilles doctrines de l'Ancien Testament ? »

Bertuel ajoute : « Le seul livre de religion qui existera à jamais pour les Juifs est le Coran (recueil explicatif) hébreu, la Thora de Moïse, guide de vérité et de justice. Yahvé en est l'auteur. Moïse n'est ni un djinn, ni un devin, ni un poète. Dieu lui est apparu. Il a parlé à son serviteur. Gloire à Yahvé ! La grande nouveauté du livre arabe, c'est qu'il ne contient précisément rien de nouveau. C'est un livre du passé... chacune de ses affirmations et même les détails de ses descriptions peuvent être facilement rattachés à un texte biblique... C'est tout un plan de conversion (au judaïsme) ».

Beaucoup de travaux insistent sur le sabéisme de l'époque. D'autres mettent l'accent sur le nombre élevé de mots persans et syriaques dans le Coran. On peut lire à ce sujet *Pourquoi je ne suis pas musulman*, d'Ibn Warraq (L'Age d'Homme, Lausanne 1999)

Hassan Abassi, dans *Les secrets de l'islam*, cite les experts musulmans recensant des milliers de différences entre les différents corans.

Patricia Crone, auteur avec Michaël Cook de *Hagarism, The making of the islamic world*, déclare :

« La tradition fondamentalement historique, à laquelle (les conteurs) sont supposés avoir ajouté simplement leurs fables, n'existe pas. Vu qu'un conteur en suivait un autre, le souvenir du passé se réduisait à un stock commun d'histoires, de thèmes et de motifs propres à être combinés ou recombinaison dans une profusion de faits apparents. Chaque combinaison et recombinaison créait alors de nouveaux détails, et, dans la mesure même où des informations fausses s'accumulaient, de l'information authentique était perdue. ».

Patricia Crone a aussi publié *Meccan trade and the rise of islam*, démontrant que le berceau de l'islam ne peut avoir été La Mecque. D'après elle, l'existence de La Mecque est très incertaine, avant que les califes n'en fassent un centre de pèlerinage.

Ces deux auteurs, Crone et Cook, considèrent que l'histoire islamique au moins jusqu'à

Al-Malik (mort en 705) est une invention tardive.

Michaël Cook signale les similarités entre les croyances musulmanes et celles des Samaritains, concernant la religion d'Abraham, dans l'ouvrage intitulé *Le livre des Jubilés* (daté de -140 à -100 avant J.C.)

Antoine Moussali estime que le Coran n'était que le lectionnaire, en araméen, d'une secte judéo-nazaréenne, au début du VII^e siècle (*La croix et le croissant*, Editions de Paris, 1998)

"Comme tout le monde, écrit-il dans *Vivre avec l'islam* (Saint-Paul, 1997), j'ai longtemps pensé que le Coran était une source sérieuse pour la connaissance de l'islam. Aujourd'hui je serais nettement moins affirmatif. L'islam lui est fondamentalement antérieur."

Dans son ouvrage *Le Coran, la Bible et l'Orient ancien*, Mondher Sfar souligne que les noms attribués à Allah sont copiés des noms attribués au dieu babylonien Mardouk, dans un poème datant du 12^e siècle avant J.C.

Il rapporte aussi que les descriptions du paradis et ses raisins blancs (traduits faussement par "houris vierges" lors de la traduction du Coran en arabe) concernent le roi Assourbanipal, sur un bas-relief datant de huit siècles avant J.C.

Dans *Le Coran est-il authentique ?*, il rappelle que nombre de sourates du Coran étaient dites par le calife Omar, puis confirmées par Allah.

Le fils d'Omar déclare : "Omar avait une vision et alors le Coran descendait selon celle-ci... Personne ne pourra dire : j'ai eu le Coran dans sa totalité."

Dans *A la recherche de Muhammad*, Grégoire Félix évoque un manuscrit syrien de 874, où l'émir des Hagarènes (descendants d'Agar, mère d'Ismaël) se réfère à la Thora en hébreu, et non au Coran.

Alfred-Louis de Prémare, dans *Les fondations de l'islam* (Le Seuil), évoque la charte de Médine, datée en réalité de 830, et pourtant rédigée par Muhammad le prophète. Il rappelle que tout ce qui concerne l'islam et l'existence de La Mecque date de 250 ans après les "faits."

Il explique aussi que la bataille du Fossé eut lieu en 688 en Syrie et non à Médine, soit cinquante ans après la mort officielle de Mahomet.

Il rappelle "qu'on déchire et brûle régulièrement dans cette histoire perturbée du Coran."

De plus, les caravanes ne passaient plus par la région de La Mecque depuis des siècles : tout ce qui concerne le temple aux 360 idoles est faux historiquement (et c'est faux spirituellement, comme le savent tous les spécialistes de spiritualité).

Dans son livre *Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne* (Flammarion), Ignacio Olagué explique que Mahomet donne encore des ordres en 855.

Ce qui confirme que Mahomet était devenu le surnom de tous les chefs de tribu. Cela explique les différents noms attribués à Mahomet : *Mahomet Mohamet Muhammad Mohamed Mohammed Muhammed Momet Maomé Mahometo Maometto Mahometa...*

Dans leur livre *La Bible dévoilée, les nouvelles révélations de l'archéologie*, (Bayard) Israël Finkelstein et Neil Silberman rappellent que la Bible est quasiment entièrement fautive d'un point de vue historique.

Donc a fortiori on en déduit que le Coran, évoquant sans cesse Moïse et le Pharaon noyé, et d'autres légendes bibliques, est encore plus faux.

De nombreuses traductions mésopotamiennes démontrent que la plupart des mythes bibliques datent de plusieurs milliers d'années avant les Hébreux. On peut lire *L'épopée*

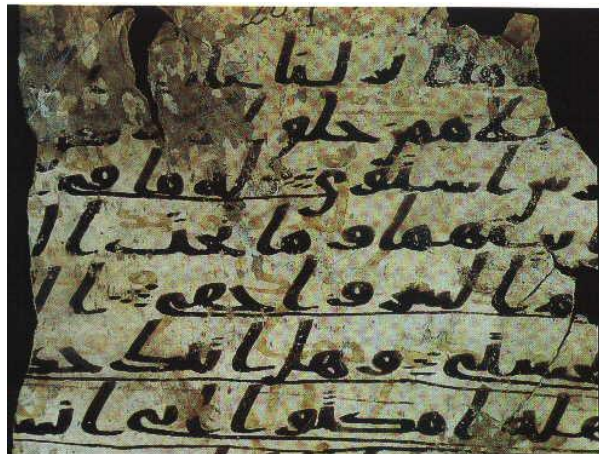
de *Gilgamesh*, traduite par Jean Bottéro (Gallimard) et *L'histoire commence à Sumer*, de Samuel Kramer (Flammarion).

Le Dr Gerd-Rüdiger Puin, professeur à l'université de Sarrebrück (Allemagne) traducteur du Coran de Sanaa, évoque les évolutions du texte dans *Die Syro-Aramaische Lesart des Koran*, Christop Luxenberg, (Verlag Hans Schiler)

« Puin a remarqué que les parchemins étaient des palimpsestes, c'est-à-dire des manuscrits dont on a effacé le texte initial pour pouvoir en écrire un nouveau... Le Coran de Sanaa a été rédigé sans aucune marque diacritique (points, accents, cédilles portant sur une lettre ou un signe phonétique pour en modifier la valeur), sans voyelles ni aucun guide pour la lecture. » *Observations on Early Quran Manuscripts in San'a*. Stefan Wild (ed), *The Quran As Text*, Leiden/New York/Köln (E.J. Brill) 1996 p. 107-111.

Il l'a traduit à partir de l'araméo-syriaque, ce qui donne un texte exprimant beaucoup plus la spiritualité que le Coran arabe. (On trouvera quelques exemples du vrai Coran dans Un Juif nommé Mahomet.)

En outre, les spécialistes sont affirmatifs : la langue arabe n'a pas pu naître du dialecte hédjazien (de l'oasis de Taïf à côté de la vallée de la Mecque). Les divers corans n'ont pu être traduits en arabe qu'après le IXe siècle. Non seulement le Coran n'a pas pu être dicté à La Mecque (ville qui n'existait pas à cette époque), mais il n'a pas été dicté en arabe.



L'islamologue Jacqueline Chabbi estime que le Coran a été compilé sous le calife Abd Al-Malik, à Damas, au début du VIIIe siècle (époque d'Hajjâj).

Les plus anciens corans existants sont ceux du Yémen, découvert en 1972, celui de Topkapi (Istanbul), fin du VIIIe ou début du IXe siècle. Un autre exemple se trouve à la British Library à Londres, datant de la fin du VIIIe siècle, soit cent cinquante ans après l'hégire.

J. Wansbrough a étudié les origines samaritaines du Coran, dans *Quranic Studies*, Oxford, 1977, et *The Sectarian Milieu*, Oxford, 1978.

Il a montré que le texte définitif du Coran n'était toujours pas achevé au IXe siècle. Il en déduisit qu'une origine arabe de l'islam était hautement improbable. Il note aussi l'absence de toute référence au Coran dans le *Fiqh Akbar I*, document daté du milieu du VIIIe siècle, représentant pourtant l'orthodoxie dogmatique. Il ajoute que le Coran est « le produit d'un développement organique de traditions originellement indépendantes, au cours d'une longue période de transmission. »

Goldziher, dans *On the Development of Hadith* déclare « qu'un vaste nombre de hadiths, acceptés même dans les recueils musulmans les plus rigoureusement critiques, sont des faux complets de la fin du VIIIe et du IXe siècle, et qu'en conséquence, les chaînes de transmetteurs méticuleux qui les étayaient sont totalement fictifs. »

Les origines judéo chrétiennes de l'islam

*Les études documentées, argumentées, sur les racines de l'islam, sa génèse, sur la "révélation" du Coran, et sur ce qui est la troisième grande religion monothéiste, sont vraiment très rares. D'où le choix de s'arrêter ici sur le travail d'Edouard Marie Gallez et en particulier sur l'interview qu'il a donné dans la revue *Objections* (n°2) à Guillaume de Tanoüarn et Romain Keller. Interview Intitulé : "Du nouveau sur les origines de l'islam : quand la conquête est un outil pour le Salut de la Terre."*

Le texte de cet article, repris intégralement ci-après, est un peu long. Mais il vaut vraiment qu'on s'y arrête.

La question des origines de l'islam est une question tabou. Aussi curieux que cela puisse paraître, les chercheurs occidentaux, même marxistes ou athées, s'en sont tenus souvent à la légende musulmane d'un Mahomet, qui, partant de Jérusalem, est monté au ciel pour aller chercher le Coran avant de revenir en Arabie sur la jument ailée, qui lui avait déjà servi de moyen de transport à l'aller. Edouard-Marie Gallez vient de soutenir une longue thèse, où il fait le point de tout ce que la recherche vraiment scientifique sait des origines de l'Islam mais aussi sur les textes de la mer Morte (Le Messie et son prophète. Aux origines de l'Islam, 2 tomes, éditions de Paris, 2005, tome 1 : De Qumrân à Muhammad, 524 pages/tome 2 : du Muhammad des Califes au Muhammad de l'histoire, 582 pages). Il propose, après plusieurs grands chercheurs, d'explorer de manière systématique la piste de l'origine judéo-chrétienne de l'Islam. De recoupements en découvertes, on peut dire que son travail s'impose à la considération de toute la communauté scientifique.

Mais il ne s'agit pas d'un détail : l'analyse qui va suivre évoque l'un des points de départ de cette étude. Il existe une contradiction évidente à tout lecteur entre les deux versets 51 et 82 de la Sourate 5. Au verset 51: «Ô vous qui croyez, ne prenez pas pour amis les juifs et les nazaréens». Au verset 82: «Tu constateras que les hommes les plus proches des croyants par l'amitié sont ceux qui disent: Oui nous sommes nazaréens». D'un côté, on lit qu'il ne faut pas prendre les «naçara » pour amis. De l'autre, les «naçara» sont les plus proches et se disent les amis des croyants. Comment expliquer cette contradiction terme à terme? Il faut bien supposer – sauf à penser que les contradictions seraient normales dans le Coran – que les naçara du verset 51 ne désignent pas le même groupe de personnes que les naçara du verset 82. Le Père Moussali, qui pouvait psalmodier les versets arabes du Coran à la manière d'un muezzin, a mis en lumière la rupture de rythme qui affecte le verset 51 : la mention «et les nazaréens» est de trop, elle rompt le phrasé originel. Il doit donc s'agir d'un ajout, évidemment tardif. Dans quel but? Il convient de se demander à quels groupes renvoient ces deux emplois du terme de «nazaréens». Dans l'ajout en question, le terme désigne nécessairement les chrétiens au sens large – c'est ce sens qui est habituel aujourd'hui en arabe – car ils ne pouvaient évidemment pas être les amis des proto-musulmans. En revanche, au verset 82 où il est question des plus proches amis des croyants, il ne peut pas s'agir de ces mêmes «chrétiens». Hamidullah, dans la version bilingue du Coran qu'il a établie refuse de traduire ici le mot naçara par chrétiens. Il écrit: «Nazaréens» ainsi qu'à divers autres endroits, expliquant en note de l'un d'entre eux: «Nazaréens, terme désignant une secte judéo-chrétienne». Dans l'esprit des feuillets primitifs du Coran, on ne peut donc pas traduire naçara par "chrétiens, ayant la foi trinitaire". Ces chrétiens qui croient au Père, au Fils et au Saint-Esprit, le Coran ne les appelle-t-il pas des associateurs. De nombreux versets l'indiquent assez clairement (ces «associateurs» sont dits croire en un Dieu unique et refuser d'être traités d'associateurs, précisément)! Plus tard, ce terme sera lu comme désignant de supposés «polythéistes». Mais pour revenir à notre sujet, quelle était cette secte non-trinitaire, ces «nazaréens», amis des Arabes de Mahomet, qui se distinguent radicalement de l'ensemble des

chrétiens tout en comptant parmi eux des «prêtres» et des «moines» (v.82)? Voilà une première question, à laquelle tout le premier volume de mon travail s'efforce de répondre en synthétisant les recherches faites parfois depuis longtemps par des chercheurs venus d'horizons divers, mais restés trop inconnus du public. Plusieurs chercheurs évoquent les origines judéo-chrétiennes de l'islam... La qualification de «judéo-chrétienne» pour cette «secte» est abusive: il faudrait parler d'une «secte ex-judéo-chrétienne», car c'est dans un contexte de rupture que se situe son rapport avec le judéo-christianisme originel. J'ai tenté de décrire le mieux possible cette secte, qui, depuis des siècles, axait sa vision du monde et du salut sur le retour du Messie; les textes trouvés dans les grottes de la mer Morte contribuent fortement à cette compréhension. Nous allons revenir tout à l'heure sur cette secte apocalyptique, à laquelle votre travail confère, patiemment, sa véritable physionomie, pour mieux éclairer l'origine de l'Islam. Mais quel est le but de celui que nous appelons Mahomet, déformation de l'arabe Muhammad en passant par le turc? Est-il vraiment conscient de fonder une religion? Pour cela, il aurait fallu qu'une religion nouvelle ait été fondée! La question de l'Hégire permet d'entrevoir immédiatement ce qui s'est passé. L'Hégire ou Émigration à l'oasis de Yathrib situé en plein désert est un événement très significatif de la vie du Mahomet historique. On sait que, très rapidement, cette année-là – 622 semble-t-il – a été tenue pour l'an 1 du calendrier du groupe formé autour de Mahomet (ou plutôt du groupe dont il était lui-même un membre). Or, la fondation d'un nouveau calendrier absolu ne s'explique jamais que par la conscience de commencer une Ère Nouvelle, et cela dans le cadre d'une vision de l'Histoire. Quelle ère nouvelle? D'après les explications musulmanes actuelles, cette année 1 se fonderait sur une défaite et une fuite de Mahomet, parti se réfugier loin de La Mecque. Mais comment une fuite peut-elle être sacralisée jusqu'à devenir la base de tout un édifice chronologique et religieux? Cela n'a pas de sens. Si Mahomet est bien arrivé à Yathrib – qui sera renommé plus tard Médine – en 622, ce ne fut pas seulement avec une partie de la tribu des Qoréchites, mais avec ceux pour qui le repli au désert rappelait justement un glorieux passé et surtout la figure de la promesse divine. Alors, le puzzle des données apparemment incohérentes prend forme, ainsi que Michaël Cook et d'autres l'on entrevu. Le désert est le lieu où Dieu forme le peuple qui doit aller libérer la terre, au sens de ce verset: «Ô mon peuple, entrez dans la terre que Dieu vous a destinée» (Coran V, 21). Nous sommes ici dans la vision de l'histoire dont le modèle de base est constitué par le récit biblique de l'Exode, lorsque le petit reste d'Israël préparé par Dieu au désert est appelé à conquérir la terre, c'est-à-dire la Palestine selon la vision biblique. Telle est la vision qu'avaient ceux qui accompagnaient et en fait qui dirigeaient Mahomet et les autres Arabes vers Yathrib en 622. Et voilà pourquoi une année 1 y est décrétée: le salut est en marche. Dans l'oasis de Yathrib d'ailleurs, la plupart des sédentaires sont des «juifs» aux dires mêmes des traditions islamiques. Et pourtant les traditions rabbiniques ne les ont jamais reconnus comme des leurs: ces «juifs» et ceux qui y conduisirent leurs amis arabes sont en réalité ces «judéochrétiens» hérétiques, qui vous évoquiez à l'instant. Ils appartenaient à la secte de «nazaréens » dont on a déjà parlé à propos de la sourate 5, verset 82. Je ne saisis pas encore l'ampleur de cette question d'un judéo-christianisme sectaire ou hérétique à l'origine de l'islam. Les traditions musulmanes ne présentent pas du tout La Mecque comme une ville ayant abrité une communauté juive. Effectivement. Ils n'en venaient justement pas, pour plusieurs raisons péremptoires dont la plus immédiate est qu'ils venaient d'ailleurs : de Syrie. Car c'est là qu'avant l'Hégire, s'était jouée «la première partie de la carrière de Mahomet», comme l'écrit si joliment Patricia Crone, qui démontre également et surtout beaucoup d'autres choses concernant La Mecque. Mais pour nous en tenir à la Syrie, c'est bien là qu'ont commencé l'endoctrinement et l'enrôlement des premiers Arabes, au cours de la génération qui a précédé Mahomet, c'est-à-dire au temps de son enfance. On pourrait encore aller voir les lieux où Mahomet a vécu, ils sont connus des géographes modernes et même de certains anciens, comme par exemple le lieu-dit

“caravansérail des Qoréchites”, c’est-à-dire rien de moins que la base arrière de sa tribu, adonnée au commerce caravanier – Mahomet lui-même participa à ces caravanes, dans sa jeunesse, ainsi que les traditions nous l’indiquent sans qu’il existe la moindre raison d’en douter. Et sur une carte toponymique (voir à la page 278 du volume deux de mon ouvrage), vous pouvez repérer d’autres noms de lieux très significatifs également puisqu’on les retrouve à La Mecque: ce même nom, La Mecque justement, se trouve en Syrie; de même Kaaba, ou encore Abou Qoubays – qui est le nom de la montagne renommée juxtant La Mecque en Arabie –... Antoine Moussali avait déjà observé ce phénomène à propos du Coran, en parlant des manipulations subies par son texte et destinées elles aussi à effacer le passé. Nous y reviendrons, mais restons-en à l’Hégire de 622 et à l’année 1 de l’entrée dans une ère qui, en toute logique, doit être nouvelle pour toute l’Humanité. Ce que la Bible appelle la « terre » et invite à conquérir, c’est seulement la Palestine. Quel rapport y a-t-il alors avec un programme de conquête qui viserait le monde entier? Ce rapport tient précisément à l’idéologie des « nazaréens ». Ces derniers ne sont pas des « juifs » de l’Ancien Testament (qui auraient alors sept siècles de retard), mais d’ex-judéo-chrétiens bien de leur temps. Dans leur vision de l’Histoire, la reconquête de la Terre d’Israël est liée à la venue de l’Ère Nouvelle. Elle est une étape. Une étape indispensable au Salut. Régis Blachère a bien compris que cette « terre que Dieu vous a destinée » (S. V, 21) désigne la Palestine, et il en est ainsi 18 autres fois du mot « terre » dans le Coran. Et tel fut bien le but poursuivi par l’expédition des guerriers de Mahomet dès l’année 629, un fait connu des historiens mais habituellement passé sous silence dans les articles pour le grand public, alors qu’il s’agit de la seule donnée de la vie de Mahomet qui soit à la fois totalement sûre et bien datée. En cette année-là, à la tête de ses troupes, Mahomet est battu par les Byzantins (qui s’appelaient encore Romains) à l’est du Jourdain, à Mouta. C’est évidemment là qu’on l’attendait, puisque selon l’image biblique de la libération de la Terre, il faut nécessairement passer le Jourdain. C’est après sa mort c’est-à-dire seulement neuf ans plus tard que Umar entrera finalement dans Jérusalem, alors que le pays était déjà sous contrôle depuis quatre années – seule Jérusalem résistait encore. Pour tous ces gens, la prise de la Palestine et de la Ville apparaît alors comme le gage de la conquête du monde. Sophrone, le Patriarche de Jérusalem, l’avait bien compris puisqu’il écrivit en 634 déjà dans un sermon sur le baptême que les Arabes « se vantent de dominer le monde entier, en imitant leur chef continûment et sans retenue ». C’est une telle perspective, beaucoup plus large que celle de la seule Terre d’Israël, qui est exprimée dans la Sourate VII : « la terre appartient à Dieu, il en fait hériter qui il veut parmi ses créatures et le résultat appartient aux pieux » (v. 128). Comment des Arabes ont-ils été entraînés dans ce long effort de guerre? On peut penser que l’appât du butin, dont parle par exemple le verset 20 de la sourate 48, ait constitué un motif, mais était-ce suffisant? Comment pouvaient-ils entrer dans des visions religieuses de l’Histoire?

Il s’agit au départ lorsque commence l’aventure de Mahomet, d’Arabes chrétiens – ils sont, vous ai-je dit, ces « associateurs » dont parle le texte coranique –, même s’ils sont baptisés depuis peu. Leur conversion au christianisme fut en particulier le fruit des efforts de l’Église jacobite qui va même aménager pour eux des lieux-églises en plein air. Un signe de cette conversion ? Au début du 6^e siècle, les Qoréchites étaient encore connus pour être d’abominables pillards sévissant du côté de la Mésopotamie ; et voilà qu’à la fin de ce même 6^e siècle, au temps de l’enfance de Mahomet, ce sont de pacifiques caravaniers, spécialistes du transport depuis la façade syrienne de la Méditerranée vers la Mésopotamie et l’Asie. Entre-temps, ils étaient devenus chrétiens, et c’est bien à des chrétiens que s’adressent les harangues de l’auteur des feuillets coraniques primitifs. Comme chrétiens, ils étaient donc déjà habitués à une certaine vision de l’Histoire... Oui, ils avaient conscience que le Saut a une histoire, racontée dans la Bible. Avec la prédication protoislamique, ils découvrent qu’ils sont des fils d’Abraham selon les commentaires juifs du chapitre 25 de la Genèse. Il n’est même pas écrit dans la Bible

qu'Ismaël est leur ancêtre! René Dagorn a bien montré que cette légende des apocryphes juifs était inconnue ou, du moins, indifférente aux Arabes chrétiens de l'époque de Mahomet. Or c'est là-dessus que les «nazaréens» vont jouer. À la suite de Ray A. Pritz qui a formé le néologisme, appelons cette secte judéo-chrétienne autour de laquelle nous tournons, par la dénomination non équivoque de « judéo-nazaréens ». L'appellation simple de «nazaréens» porte à équivoque nous l'avons vu tout à l'heure puisque c'est d'abord la première appellation des chrétiens, vite abandonnée. Ces judéo-nazaréens sont habiles. Ils ont compris que sans l'aide d'Arabes, qui forment la réserve militaire d'appoint, autant pour l'Empire byzantin que pour celui des Perses, ils ne parviendraient jamais à prendre et garder Jérusalem. Pour faire advenir l'Ère messianique qu'ils attendaient, ils eurent l'idée de circonvenir les Arabes au nom de la descendance d'Ismaël, en étendant à eux les promesses de domination universelle que l'on trouve dans leurs livres apocalyptiques, par exemple dans le IVème livre d'Esdras où l'on peut lire: «Seigneur, tu as déclaré que c'est pour nous que tu as créé le monde. Quant aux autres nations, qui sont nées d'Adam, tu as dit qu'elles ne sont rien (...) Si le monde a été créé pour nous, pourquoi n'entrons-nous pas en possession de ce monde qui est notre héritage?» (VI, 55 sq). Et plus loin, dans le même texte, voici une formule qui nous renvoie tout naturellement au texte de la Sourate VII que nous venons de citer, sur la terre qui appartient aux pieux : «Cherche à savoir comment seront sauvés les justes, à qui appartient le monde et pour qui il existe, et à quelle époque ils le seront» (IX, 13b). Il y a un drôle de mélange entre religion et stratégie politique...Et plutôt payant. Les deux Empires de l'époque, les Grecs byzantins et les perses sassanides, sont épuisés par des querelles internes et par les campagnes militaires montées l'un contre l'autre. C'est d'ailleurs dans ce cadre que se comprend l'Hégire, selon l'année probable: ceux qui quittent la Syrie en 622 pour le désert n'avaient sans doute pas envie de rencontrer les armées d'Héraclius, qui commençait la reconquête de l'Est de son Empire pris huit ans plus tôt par les Perses. Les campagnes avaient alors lieu l'été, puis on se donnait rendez-vous pour l'année suivante. En 628, les Perses finissent par être complètement battus, et l'on peut penser que certains stratèges liés aux Perses, arabes ou non, rejoignirent alors Yathrib pour se mettre au service du projet que montent les judéo-nazaréens et leurs alliés arabes autour de Mahomet. Mais l'expédition de 629 est un échec, comme on l'a vu. Manifestement, certains passages du Coran témoignent du souci que l'auteur eut alors de remonter le moral des troupes, et l'un d'eux évoque clairement cet épisode (S. XXX, 1-5 selon la voyellisation correcte rétablie par Blachère). Plus encore que les circonstances favorables, ce qui est important, dites-vous, c'est la vision de l'Histoire et du salut qui fit l'unité entre les différents partenaires du projet. Nous n'en avons pas encore beaucoup parlé. Cette vision présente certains aspects intemporels que l'on pourrait retrouver aujourd'hui... Il faut en dire un peu plus en effet. Dans cette vision, le salut n'est pas spirituel, il ne passe pas par une réforme intérieure que l'on nomme conversion. C'est un salut qui doit se réaliser au niveau de la société. Là où Jésus a parlé (rarement) de l'opposition entre les fils de ténèbre et les fils de lumière, ils imaginent une vision du monde où des appartenances communautaires distinguent et séparent ces deux groupes. D'un côté, il y a le Parti de Dieu, et de l'autre le reste de ceux qui, forcément, sont contre Dieu, ne serait-ce qu'à cause de leur ignorance. Cette manière de voir est toujours fondamentalement celle de l'Islam, qui ne peut concevoir le monde autrement que comme un affrontement du dar al-islâm, le domaine où l'Islam est instauré comme loi du pays et où les non musulmans sont soumis, et le dar al-harb ou domaine de la guerre c'est-à-dire les pays et institutions à conquérir puisque Dieu les a donnés aux musulmans. Mais ce furent d'abord les judéonazaréens qui cultivèrent cette idéologie en nourrissant ces prétentions conformément à ce qu'on lit dans leurs livres, on l'a vu précédemment. Notons que, au temps du communisme, les sectateurs de cette idéologie avaient une vision très semblable du monde, divisé dialectiquement entre monde socialiste et monde à conquérir. Le pire, c'est que tous ces gens croient sincèrement

sauver le monde puisqu'ils pensent détenir la recette de son salut. Or, l'importance d'une telle fin justifie les moyens : que vaut la vie d'un homme, ou celle de quelques millions d'hommes, si le salut du monde est en jeu ? C'est là où se trouve la perversion totale de ces idéologies capables de transformer des hommes paisibles et pacifiques en assassins, comme on le voit toujours en de nombreux pays. Cette perversion tire sa force du christianisme. Simplement, celui-ci est contrefait. C'est le petit détail qui change tout, et qui passe parfois inaperçu du plus grand nombre (et parfois aussi de certains intellectuels). On connaît mal les guerres que firent Mahomet et Umar au départ de Yathrib pour soumettre toutes les tribus arabes à leur portée, mais les traditions musulmanes évoquent la ruse, la férocité, les meurtres. Les Arabes sont unis dans le projet de prendre Jérusalem et d'y reconstruire le Temple, qui sera « le Troisième », ainsi qu'il est annoncé dans les apocryphes messianistes des judéonazaréens. Ce qu'on appelle « le deuxième Temple » est celui qui avait suivi l'exil et qui, en fait, a été rebâti par Hérode le Grand et détruit en 70 par les Romains de Titus alors même qu'il était enfin terminé. Vous n'êtes pas en train de me dire que les Arabes ont reconstruit le Temple juif à Jérusalem? Les sources que nous possédons s'accordent pour dire que, dès que Jérusalem est prise, « la Maison » est relevée ; et qu'il s'agit d'un cube ! Selon certains témoignages que je reprends dans mon livre, cette reconstruction aurait d'abord été le fait de « juifs » avant d'être celui des Arabes. On peut comprendre que les observateurs non avertis ne comprenaient bien ni ce qui se passait, ni qui exactement tirait les ficelles. En fait, c'est une espérance exprimée dans la sourate II qui, pour ainsi dire, se réalisait là : « Abraham (figurant les juifs et les Arabes unis) relèvera les assises (qui restent) de la Maison avec [l'aide d']Ismaël. (figurant les Arabes) » (II, 127). Personne ne sera étonné d'apprendre que le cube hâtivement élevé avait les dimensions exactes du cœur du temple d'Hérode – il constitue la véritable « mosquée de Umar », l'octogone que l'on voit aujourd'hui l'ayant remplacée à la fin du VII^e siècle tout en gardant une dimension extérieure égale à celle du cube. Une source dit que Umar fit un sacrifice devant cette Maison relevée, ce qui nous renvoie évidemment aux sacrifices anciens faits au Temple, mais sans doute aussi aux pratiques judéonazaréennes dont l'Islam a d'ailleurs hérité vaguement au moins dans le rite du sacrifice du mouton lors de l'aïd el-kébîr ou dans l'interdiction du vin et de l'alcool en général. Justement, existe-t-il des données permettant d'établir, au-delà des similitudes doctrinales entre le proto-islam et le judéo-nazaréisme, le sens de la collaboration de ces deux forces au moment de la prise de Jérusalem en 638? Quelle idée peut-on avoir des relations qui avaient existé entre Mahomet et ces judéonazaréens nourris de pensée eschatologique et apocalyptique? Il est clair que les juifs qui entouraient Mahomet n'étaient pas des Juifs rabbanites. À ce sujet, il suffit d'entendre attentivement ce que les traditions islamiques ont à nous dire sur le personnage de Waraqa. J'en profite pour dire que son rôle a dû être si important qu'il n'a pas pu être effacé, alors que tant de témoignages islamiques anciens, écrits ou non, disparaissaient – en fait tous ceux qui sont antérieurs à la biographie normative de Ibn Hichâm, composée et imposée deux siècles après la mort de Mahomet : c'est seulement par des citations que l'on connaît quelque chose des écrits antérieurs, qui furent systématiquement détruits. Or, ce qui est dit de ce Waraqa est hautement révélateur, comme l'indique le dossier quasiment exhaustif réuni par Joseph Azzi sur ce personnage. On le présente comme un cousin de Hadidja, la première femme de Mahomet, ou parfois comme un cousin de celui-ci. Il pourrait être les deux, ce qui est même très vraisemblable. Il bénit leur mariage, et pour cause : il est dit « prêtre nasraniy », ce qu'il ne faut pas traduire par prêtre chrétien mais bien par prêtre nazaréen. Nous l'avons vu, les judéonazaréens comptaient des prêtres parmi eux, très probablement des descendants de la tribu de Lévi ; et il y avait des consacrés hommes – ceux que le Coran nomme « moines » et qui sont dits se lever la nuit pour réciter des psaumes (III, 113 ; IV, 163 ; V, 82 ; XVII, 55.78 ; LXX, 20) –, ce qui est à comprendre dans une perspective eschatologique et guerrière : le salut du monde vaut que l'on s'y consacre

totallement. De Waraqa, le commentateur Al-Buhari (mort en 870) donne la présentation suivante : « Cet homme, qui était cousin de Hadidja du côté de son père avait embrassé le nazaréisme avant l'apparition de l'islam. Il savait écrire l'hébreu et avait copié en hébreu toute la partie de l'Évangile que Dieu avait voulu qu'il transcrivît ». Il est de la tribu arabe des Qoréchites, mais « il est devenu nazaréen ». Il constitue donc un pont entre les deux peuples. Al Buhari a encore cette parole à la fois énigmatique et révélatrice : « Lorsque Waraqa est décédé, la révélation s'est tarie ». À l'époque, il n'est pas question du tout de « révélation », sinon de traductions en arabe des écrits judéonazaréens (comme par exemple quand le texte coranique évoque les « feuilles d'Abraham » – celles de Moïse étant tout simplement la Torah c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible). Les feuillets coraniques les plus anciens seraient-ils de lui ? Pas nécessairement, car les feuillets sont des écrits de circonstance – essentiellement de propagande –, alors qu'il est plutôt dit le traducteur de textes beaucoup plus importants. Dans l'avenir, la recherche y verra sans doute plus clair sur ces points. En tout cas, il ne dut pas être le seul à écrire pour les Arabes « devenus nazaréens »... ou à convaincre de le devenir ! Christoph Luxenberg a montré le substrat araméen qu'il fallait quelquefois supposer pour lire correctement – c'est-à-dire en corrigeant parfois le diacritisme – certains versets coraniques particulièrement obscurs ; il n'y a là rien d'étonnant si l'on pense que la langue maternelle du ou des auteurs est le syro-araméen, la langue habituelle des judéonazaréens. Ce qui est dit également dans les traditions islamiques de Zayd, qui aurait appris l'hébreu et l'écriture dans les écoles juives, est également très révélateur, même si c'est approximatif : ce « juif » de Yathrib a joué un certain rôle dans l'élaboration du proto-islam, qui était encore le pendant arabe très peu autonome du judéonazaréisme. Il faudrait mentionner encore les inscriptions qu'on dit, faute de mieux, « judéoarabes » et que l'on a trouvées il y a quelques années dans le désert du Neguev (sud d'Israël) ; Alfred-Louis de Prémare les a finement analysées. Il s'agit d'invocations en arabe adressées par exemple au Dieu de Moïse et de Jésus, et elles datent de l'enfance de Mahomet. Par comparaison, rien de tel n'existe dans la région mecquoise, et d'autant moins que ni cette écriture ni cette langue arabe n'y étaient employées. Il est impossible d'évoquer tout ce que l'on trouve dans votre livre. Il révèle la figure historique de Mahomet, il montre qu'il faut le considérer surtout comme celui qui a réussi à unir plusieurs tribus arabes autour du projet judéo-nazaréen de la « conquête de la terre ». Pouvez-vous préciser davantage encore quelle était la croyance de ces judéo-nazaréens ? Les judéo-nazaréens reconnaissaient Jésus non pas comme le Fils de Dieu venu visiter son peuple – pour reprendre une manière de parler très primitive –, mais seulement comme le Messie suscité par Dieu. Ce n'est pas de sa faute si ce dernier n'a pu établir le Royaume de Dieu : les Grands-Prêtres se sont opposés à lui et vont même vouloir le tuer. Mais Dieu ne pouvait permettre que son Messie fût crucifié, Il l'enlève donc à temps au Ciel, et c'est une apparence – un autre homme ou une illusion – qui est clouée sur la croix à sa place. Divers textes apocryphes disent cela bien avant le Coran (IV, 157), et certains imaginent même que c'est Simon de Cyrène, celui qui avait aidé Jésus à porter sa croix, qui se retrouve dessus par erreur. L'important, c'est que Jésus, lui, soit gardé « en réserve » au Ciel. Mais il ne peut redescendre que lorsque le Pays sera débarrassé de la présence étrangère et que le Temple sera rebâti par les vrais croyants. Pour que le salut du monde advienne, la recette est donc évidente : il suffira de prendre Jérusalem – qui doit devenir la capitale du monde – et de reconstruire le Temple. Le « Messie-Jésus » – une expression gardée dans le Coran que nous avons – imposera alors le Royaume de Dieu sur toute la terre. Là, on est loin des messianismes antérieurs à notre ère, qui étaient simplement nationalistes et religieux. Dans le premier volume de votre ouvrage, vous écrivez comme une histoire de ce messianisme politique, qui change de nature au début de l'Ère chrétienne... L'insurrection de 66 qui conduisit à la ruine du Temple en 70 n'était plus simplement nationaliste, quoique son idéologie soit mal connue : Flavius Josèphe est la

seule source qui aurait pu nous l'expliquer mais il glisse sur le sujet (il y a été impliqué lui-même). Cependant, on peut penser à un mélange de messianisme nationaliste et d'eschatologie « mondialiste » où le message judéo-chrétien, déformé, n'est pas étranger. Les sources sont plus claires à propos de la seconde insurrection judéenne, qui s'étendit de 132 à 135 ; celle-là est explicitement messianiste, et inspirée par un certain Aqiba qui est en fait un ex-judéo-chrétien devenu « Rabbi », et qui est connu pour son antichristianisme. On voit bien à quel courant de pensée il puise ses délires destructeurs. On en a parlé précédemment, c'est à la suite de la destruction du Temple de 70 que l'idéologie judéo-nazaréenne se structura en vision cohérente du Monde et de l'Histoire, construite sous l'angle de l'affrontement des « bons » et des « méchants », les premiers devant être les instruments de la libération de la Terre. Le recoupement des données indique que c'est en Syrie, chez les judéo-chrétiens qui refusèrent de rentrer en Judée après 70 et réinterprétèrent leur foi, que cette idéologie de salut – la première de l'Histoire – s'est explicitée. Vous ne vous contentez pas de collationner les événements, vous proposez une histoire des doctrines, ou plutôt un schéma explicatif, qui s'applique de manière pertinente jusqu'à nos jours ou presque? Je crois pouvoir dire en effet que cette manière de réinterpréter l'attente de la manifestation glorieuse du Messie est à l'origine de tous les messianismes « modernes » même s'ils l'ont oublié depuis longtemps ; car il s'agit d'une explication de l'Histoire où l'initiative n'appartient plus vraiment à Dieu mais à l'homme. La recette de l'accomplissement de l'Histoire est fournie : « La Terre appartient aux pieux ». Ceux qui la possèdent sont donc les sauveurs du monde, et Dieu n'a plus grand-chose à faire dans cette Histoire où la victoire finale des « bons » est pour ainsi dire programmée et inscrite : les explications déterministes modernes trouvent là leur source. Ce que d'aucuns appellent le fatalisme musulman est un autre aspect de ce déterminisme, mektoub. Mais attention : la « foi » – religieuse ou non – en ce déterminisme n'entraîne pas nécessairement la passivité ; elle peut entraîner aussi bien l'activisme, au sens où l'on se croit investi d'une mission de Dieu qui place au-dessus des autres hommes ; le Coran expose cette idée (par exemple III, 110) mais, « Dieu » mis à part, elle a également été celle des militants marxistes. Pour en revenir à l'attente judéonazaréenne du Messie-Jésus, je ne vous apprendrai rien en disant qu'il n'est pas redescendu du Ciel en 638. En 639 non plus. En 640, l'espérance de le voir redescendre du Ciel apparut clairement être une chimère. C'est la crise. Est-ce lorsque cette espérance est déçue que Umar et ses Arabes se retournèrent contre les judéonazaréens? Je pense aux massacres de juifs que la biographie officielle de Mahomet lui attribue: n'est-ce pas un exemple de la tendance à faire endosser à la figure du Prophète de l'Islam des actes ou des décrets postérieurs que l'on veut légitimer? Je le pense également. Il est invraisemblable que Mahomet ait massacré des juifs rabbanites (orthodoxes nldr), dont les judéonazaréens aussi bien que leurs alliés Arabes avaient besoin de la neutralité, au moins. Mais après 640, on imagine aisément que Umar puis son successeur Uthman aient voulu se défaire d'alliés devenus encombrants. Ironie de l'histoire : les « fils d'Israël » – au moins leurs chefs – sont massacrés par ceux qu'ils avaient eux-mêmes convaincus d'être les « fils d'Ismaël » ! En fait, le problème se posait aux Arabes de justifier d'une manière nouvelle le pouvoir qu'ils avaient pris sur le Proche-Orient. C'est dans ce cadre qu'apparut la nécessité d'avoir un livre propre à eux, opposable à la Bible des juifs et des chrétiens, et qui consacrerait la domination arabe sur le monde... et qui contribuerait à occulter le passé judéo-nazaréen. Parlez-nous un peu des origines du Coran... Le Calife basé à l'oasis de Médine ne disposait, en fait de « textes » en arabe, que des papiers que les judéonazaréens y avaient laissés. Même si l'on y ajoute les textes plus anciens laissés en Syrie, cela ne fait pas encore un choix énorme. Et il fallait choisir, dans la hâte, des textes répondant aux attentes des nouveaux maîtres du Proche-Orient ! Autant dire que, quel qu'il fût, le résultat du choix ne pouvait guère être satisfaisant, même si on choisissait les textes présentant le moins d'allusions au passé judéonazaréen. C'est ainsi que les traditions musulmanes ont

gardé le souvenir de « collectes » ou assemblages du Coran divergents entre eux et concurrents – parce qu'ils fournirent évidemment à des ambitieux l'occasion de se pousser au pouvoir. Umar fut assassiné. Son successeur également, et il s'ensuivit une véritable guerre intra-musulmane, aboutissant au schisme entre « chiïtes » et « sunnites ». Quant aux textes assemblés dans ce qu'on nomma le « Coran », ils continuèrent d'être adaptés à ce qu'on attendait d'eux, dans une suite de fuites en avant : apporter des modifications à un texte, c'est souvent se condamner à introduire de nouvelles pour pallier les difficultés ou les incohérences induites par les premières, etc. Un texte ne se laisse pas si facilement manipuler. Surtout qu'il faut chaque fois rappeler les exemplaires en circulation, les détruire et les remplacer par des nouveaux – ce dont les traditions musulmanes ont gardé le souvenir et situent jusqu'à l'époque du gouverneur Hajjaj, au début du VIII^e siècle encore! Quand il devint trop tard pour le modifier encore en ses consonnes, sa voyellisation puis son interprétation furent à leur tour l'objet d'élaborations (parfois assez savantes). Ainsi, à force d'être manipulé, le texte coranique devint de plus en plus obscur, ce qu'il est aujourd'hui. Mais il était tout à fait clair en ces divers feuillets primitifs c'est-à-dire avant que ceux-ci aient été choisis pour constituer un recueil de 114 parties – le même nombre que de logia de l'évangile de Thomas, nombre lié aux besoins liturgiques selon Pierre Perrier.

E. M. Gallez, *Le messie et son prophète, Aux origines de l'islam*, 2 vol. éd. de Paris sept. 2005 vol. 1 : *De Qumran à Muhammad*, 524 p., 35 €

ont alliés les uns des autres..."

L'hypothèse judéo-nazaréenne suggère un lien de parenté entre l'islam de la période de Mahomet avec les doctrines de la secte des nazaréens, une branche des judéo-chrétiens apparue dès le premier siècle de l'ère chrétienne. Mahomet aurait été en effet, étroitement en contact avec cette secte par l'intermédiaire d'un prêtre nazaréen, Waraqa, qui aurait béni son mariage avec Khadija. Les doctrines de ce dernier auraient fortement influencé les prêches de Mahomet et des passages entiers du Coran. Le roman de Barouk Salamé *Le testament syriaque* (Rivages/Thriller, 2009) est fondé sur cette hypothèse¹.

Dès 1860, Theodor Nöldeke dans son Histoire du Coran étudie la création de l'islam sous l'angle linguistique². En 1874, Adolph von Harnack estime qu'il s'agit d'une dérivation judéo-chrétienne³

La théorie de l'origine judéo-Nazareenne (cf. judéo-nazaréisme) a été encore renforcée par des travaux de spécialistes linguistes, islamologues ou théologiens dont les conclusions convergent en ce sens. C'est le cas de Christoph Luxenberg publiant en 2000 sous ce pseudo sa thèse ("Lecture Syro-Araméenne du coran"⁴) qui fait aujourd'hui encore autorité dans le domaine, Günter Lüling centrant sa thèse sur l'interprétation de quelques sourates comme anciens hymnes chrétiens d'origine arienne en 1970⁵ Édouard-Marie Gallez⁶ ou encore Bruno Bonnet-Eymard⁷

Selon Simon Claude Mimouni, l'hypothèse d'une influence des Elkasaïtes sur l'islam d'avant les Abbassides est à considérer⁸. Elle est, selon lui, « acceptée par certains et rejetée par d'autres⁸. » Pour lui, il semble que ce soit plutôt l'ébionisme (considéré par certains chercheurs comme le même groupe que les Nazôréens), « qui ait exercé une certaine influence, pour ne pas dire plus » sur l'islam à sa création. « Il est possible que les chrétiens avec lesquels Mahomet et son groupe de disciple au VII^e siècle ont été en contact aient appartenu au mouvement ébionite dont les adeptes auraient encore existé dans le nord de l'Arabie à cette époque⁹. » Il n'est toutefois pas exclu qu'au côté de l'ébionisme, « l'elkasaïsme ait aussi exercé une certaine influence, notamment après l'arrivée de l'islam en Babylonie et en Assyrie⁸ ».

L'ancien testament aurait été en partie rédigé sous le roi Josias vers le VII^e siècle.



687 avant JC Jérusalem. Nabuchodonosor vient de prendre la ville. Des milliers de familles sont déportées en Babylonie. Un évènement inattendu va se produire, un évènement majeur dans l'histoire des juifs et de l'humanité toute entière : Les multiples tribus dispersées jusqu'alors dans le pays de Canaan sont regroupées dans les mêmes villes, dans les mêmes quartiers de l'Empire et vont maintenant constituer un peuple. Les juifs se regroupent derrière la famille royale et les grands

prêtres, conscients d'être les derniers représentants d'une nation en voie d'extinction. Pourtant, ils ne veulent pas assister impuissants à l'annihilation de leur culture. Il leur faut une identité nationale, une histoire commune, couchée sur le parchemin : les grands prêtres vont s'atteler à cette tâche. Une mythologie du peuple hébreux, largement inspirée des cultes sumériens, va ainsi voir le jour. Ce sera l'ancien testament. Les jours dangereux du culte babylonien vont ainsi devenir le sabbat, le déluge de l'épopée sumérienne de Gilgamesh, le déluge biblique. Voici par exemple le mythe sumérien du déluge qui ressemble à s'y méprendre aux aventures de Noé : Out-napishtim déclare à Gilgamesh : *"les dieux ont décidé d'inonder l'humanité. Démolis ta maison, construis un bateau. Laisse les possessions, ne recherche que les choses vivantes. Prends à bord les semences de toutes les choses vivantes, dans le bateau. Alors, il mit à bord toute sa famille, du bétail de la plaine, des bêtes sauvages de la plaine, toutes sortes d'artisans... Durant six jours et sept nuits, le vent souffla, tempête et inondation submergèrent le pays ; quand vint le septième jour, la tempête, l'inondation et la tuerie, qui avaient lutté comme une femme en travail, s'évanouirent. La mer se calma, le vent imhoullou s'apaisa, l'inondation s'arrêta. Il regarda le temps dehors ; le silence régnait. Car toute l'humanité était redevenue argile. La plaine d'inondation était plate comme un toit. Il ouvrit un hublot et la lumière tomba sur ses joues. Il pleura. Il laissa sortir une colombe, puis une hirondelle, et toutes deux revinrent. Il envoya alors un corbeau qui, lui, ne revit pas. C'est signe que les eaux s'étaient enfin retirées..."* Ainsi, pendant l'exil babylonien, la peur de disparaître a conduit les grands prêtres hébreux à se doter d'une identité nationale, d'une histoire, l'ancien testament.

Petit-fils du roi Manassé et fils d'Amon, Josias n'a que huit ans lorsqu'il succède sur le trône à son père, assassiné en 641 av. J.-C. Devenu vassal de l'Empire assyrien sous le règne d'Achaz (736-716), le royaume de Juda s'est vu imposer des cultes étrangers et conserve aussi des tradition polythéistes. L'Assyrie, plongée dans le chaos après la mort du roi Assurbanipal en 627, n'est bientôt en mesure d'affirmer sa domination sur Jérusalem, tandis que l'Égypte poursuit son déclin. Le Royaume de Juda compte exploiter ces faiblesses pour recouvrer son indépendance. Vers 621 av. J.-C., Josias entreprend un programme de renouveau national qui s'articule autour du Temple de Jérusalem. La vaste réforme religieuse qui porte son nom, également appelée réforme deutéronomique, va marquer d'une empreinte indélébile les traditions israélites (II Rois, xxii-xxiii, 30). S'appuyant sur la « découverte » dans le Temple du *Livre de la Loi*, ouvrage présenté comme antérieur à l'époque prémonarchique, Josias amorce un tournant décisif : libéré de tous rites ou objets idolâtriques étrangers, le Temple est dès lors exclusivement consacré à Yahvé et l'abolition des sanctuaires locaux s'accompagne de la centralisation des pratiques sacrificielles à Jérusalem.

Dans le même temps, en Assyrie, la province traditionnellement rebelle de Babylone organise en 612 le sac de Ninive à la tête d'une coalition avec les Mèdes. L'Empire